

Debra Smith

LES
RAVAGES
DU
PASSÉ



Chapitre 1

Quand la fuite devient inévitable

Paris, 18 h35, seule sur le quai de la gare de Lyon, j'attendais mon train patiemment. Je ne quittais plus du regard l'horloge devant moi. Les minutes défilaient si lentement que je redoutais la fin de mon histoire, la chute, sans aucune possibilité de revenir en arrière. Je n'en pouvais plus. Je baissais la tête comme lassée et fatiguée des aléas du destin. Plus le temps passait, plus je redoutais l'ultime retour de ce sentiment où plus rien ne comptait, où l'espoir ne devenait qu'un simple mot sans aucun sens.

J'ai vingt quatre ans et quelque part j'avais l'impression d'en avoir encore seize. J'ai toujours eu la sensation que le temps passait trop vite et que mes souvenirs se confondaient par la dureté des épreuves. Depuis toute jeune, je vivais le pire sans jamais comprendre pourquoi tout devait se terminer ainsi... La fuite, l'unique choix qui me restait pour braver les coups

néfastes de ma destinée... Même l'amour que je pensais être salvateur n'aura fait que briser mes rêves d'enfant.

J'aspirais à devenir semblable à ces gens à qui tout réussissait, être une femme épanouie et sans histoire. Mais ce type de schéma ne m'était sans doute pas dédié. Peines et déceptions, caractérisaient essentiellement mon passé. A chacune des étapes de ma vie, je perdais une partie de mon être et devais l'accepter pour ne pas sombrer davantage. Je n'ai jamais compris la définition même de la vie, lorsque la mienne n'était qu'illusion et souffrance. J'ai essayé de combattre le cours de mon existence, j'ai essayé, oui, mais aussitôt j'ai échoué... Toujours plus fort et imprévisible, le hasard ne cessait de s'acharner. Malgré le peu de force qui me restait, prendre la fuite devenait inévitable... Je regrette cette image, d'une femme déposant les armes et tirant sa révérence au monde. Mais mon cœur suffoquait d'endurer et de supporter les foudroiements du quotidien. On perd tout, on se bat, on rechute, on n'y croit, on s'optimise, on prône le bonheur et puis l'injustice nous entoure de ses bras et nous laisse succomber à la blessure de ce énième coup de la vie.

Le train entrainait en gare, les passants se mêlaient et se pressaient pour monter à l'intérieur. Des familles, des couples remplissaient les wagons sous mes yeux sans que je ne puisse réagir. Que m'arrivait-il ? Pourquoi étais-je immobile, sans capacité d'avancer en restant figée sur place. Je ne comprenais plus, était-ce vraiment ce que je désirais ? Partir et quitter ce monde ?

– Mademoiselle, est-ce votre train car il démarre dans 30 secondes ?

– Oui, oui merci, j'étais dans mes songes et déconnectée pendant un court instant !

Je me levais de mon banc comme de nouveau animée et me dirigeais vers le wagon numéro quinze. Je soulevais mon bagage difficilement et parvenais enfin à me hisser dans le train. Je rangeais mon bagage à l'entrée et je commençais à emprunter ce long couloir bordé de nombreux sièges. Le train démarrait et sans m'en rendre compte, je marchais sur le pied d'un homme assez âgé. Je m'excusais immédiatement comme gênée, malgré les propos inaudibles qu'il m'exprimait, tout en continuant à me diriger à ma place. Arrivée enfin à celle-ci, je remarquais une femme âgée d'une quarantaine d'années, coiffée, poudrée et parfumée en abondance. Elle tournait la tête vers moi comme agacée et je compris sans trop tarder que cette charmante dame, serait ma compagne de voyage. Je m'assieds sur le siège près du couloir, vu que madame s'était octroyée gracieusement la place fenêtre et retirais ma veste en cuir.

Je sortais mon portable brusquement de ma poche comme me souvenant de l'urgence imminente. Je retirais ma carte SIM et la jetais dans mon sac à mains. Ma voisine de voyage, me regardait comme abasourdit et s'imaginait sans doute que j'étais une délinquante recherchée par tous les commissariats de la région parisienne. Elle déplaçait son cabas de l'autre

côté afin d'éviter sans doute, qu'il ne se retrouve entre de mauvaises mains. Elle marmonnait sans cesse au point où je sentais une certaine colère monter en ma personne malgré moi...

- Oh ma chère dame, si vous saviez à quel point, cela m'est totalement égale votre richesse. Aucun acte de vol ou de violence ne vous seront infligés, car la perception du peuple prolétaire qui serait jaloux de vos biens et de votre fortune n'est que sottise. Vous pouvez me regarder ainsi et avoir vos préjugés, je m'en contre balance totalement. Je n'ai plus rien à perdre et rien au monde ne pourra me faire autant de mal que tout ce que j'ai vécu dans ma vie. Alors je vous en prie stoppez vos regards accusateurs et occupez vous de votre chignon décoiffé. *Merci !*

Je m'emportais comme toujours mais cette femme l'avait bien cherché après tout !

- Qu'elle mauvaise jeune fille vous faites, je n'aimerai aucunement que ma fille vous ressemble ! Vos propos ne sont que vérité vu que vous-même par colère, et sans raison vous m'insultez ! Le dédain de votre personne et de vos semblables me montrent que la richesse détermine les valeurs et le respect de chacun.

- Mais qu'est ce que vous racontez ? Lui coupais-je la parole révoltée. Vous m'avez jugée dès mon arrivée, dès le moment où j'ai pris place sur mon siège. Vous croyez que je n'ai pas remarqué vos petits regards en biais ? Et puis mes semblables et moi-même on n'a rien à vous envier, car nous, on ne s'amuse pas à vous mettre

tous, dans le même sac. On distingue les personnes par leur personnalité et non pas par leur compte en banque, chose, qui n'a sans doute aucun sens pour vous. Je suis tout à fait d'accord par contre avec votre dernière phrase. Nous possédons plus de valeurs que vous car la richesse du cœur se partage et je vous remercie de l'avoir souligné. Lui rétorquai-je d'un air narquois afin de maximiser sa colère.

– Je n'ai jamais dit cela, c'est plutôt le contraire...

– ... Stop s'il vous plait ! Sinon je répète haut et fort notre discussion et demande l'avis aux autres passagers de ce train ! Vous savez « les gens comme moi » sont majoritaires ici et votre personne va être toute déroutée d'un coup.

Elle détournait les yeux et regardait par la fenêtre. Je décidais donc, de ne plus lui prêter attention et en effectuant cela, je me doutais bien que les pensées nostalgiques allaient ressurgir... Mais je préférais prendre le risque de supporter cela, que d'entrouvrir les yeux et revoir cette dame aux allures mystiques si condescendentes.

Ma vie au départ était assez préservée du monde extérieur. Je vivais cachée de la réalité et était enfermée dans un univers maîtrisé et contrôlé par mes parents. Je ne cherchais pas à comprendre si cela était normal ou pas, je l'acceptais un point c'était tout. Mais à force de vivre ainsi, je me demandais quand même si les autres enfants de mon âge vivaient de la même manière que moi... Je m'amusais à espionner leurs

innombrables disputes comme pour découvrir la véracité de leurs intentions, comprendre qui ils étaient vraiment. Je pressentais sans savoir que quelque chose clochait, que cette vie était faussée, que la vérité m'était dissimulée, mais je ne possédais aucune piste. Au fur et à mesure des années, cette technique de filature m'a apporté des révélations inimaginables qui n'ont fait que précipiter ma première chute, celle dont je me souviendrai durant toute mon existence.

Néanmoins, je remercie mon père pour ces souvenirs d'antan et qui, quand je cède à la tristesse, me permettent de reprendre la force nécessaire pour affronter les épreuves. Cet homme est celui que j'aimerai toujours même si je ne le reverrai sans doute jamais. Il était selon ce que je m'en souviens, un homme heureux et appréciant la vie. Ses yeux étaient toujours rieurs et son sens de l'humour était réputé dans notre village. Mon père était assez jeune lorsqu'il m'a eu et parfois sa maladresse le rendait drôle à ses dépens. Une fois, mon père m'avait totalement oubliée dans le bain, étant avec un ami devant un match de football, il ne se rappelait plus de ma présence. Je n'osais l'interpeller, de peur « qu'elle » me dispute et m'enferme plut tôt dans ma chambre. Donc j'ai attendu, sans doute durant des heures, dans une eau refroidissante, que mon père se souvienne de mon existence. J'étais âgée d'une dizaine d'année, et sortir de ce bain ou ajouter de l'eau, était dans mes capacités. Mais je ne pouvais pas car « elle » me l'interdisait. Je ne devais pas agir sans demander la

permission, ni même sortir seule ou accompagnée. Je n'allais pas à l'école et ne connaissait quasiment personne mise à part un ami de mon père. Tous les jours, j'effectuais des cours par le biais de cahier de vacances ou d'exercices, en avance sur mon âge pour obtenir un niveau correct pour mon âge. D'ailleurs de ce que je m'en rappelle, l'apprentissage quotidien ne me déplaisait pas, bien au contraire. Cela me permettait d'oublier, retirer de mon esprit que je ne serais jamais comme ses enfants que je voyais de ma fenêtre jouer et profiter de leur jeunesse...

Mon père s'apercevant enfin de son oubli est venu rapidement me sortir du bain. J'ai pu me réchauffer et m'envelopper de mon pyjama « la Girafe ». Il était confus et me prit dans ses bras pour s'excuser. Il me demanda pourquoi je ne l'avais pas appelé et j'ai préféré lui dire que je m'étais endormie. Evidemment, cela était un pur mensonge mais je me voyais incapable de lui dire ce qui se passait vraiment entre « elle » et moi. « Elle » savait jouer la comédie comme personne et était la reine-mère de la manipulation. Mon père ne connaissant point son deuxième visage, nous vivions lobotomisés sous ses ordres sans même nous en rendre compte. Nous étions liés par cette attache indescriptible, qui, en un seul regard faisait que nous nous comprenions et savions garder le silence face à cet environnement si hostile. Je le considérais mesuré à l'époque et maintenant si faux quand les véritables vérités sont dévoilées.

J'étais une enfant aimante et attentive à ce qui m'entourait. Mon temps, je le passais accolée à la fenêtre, mirant le peu de passants qui déambulaient et imaginant leur vie et leurs déceptions du quotidien. Enfant, j'étais solitaire et contrainte de rester dans un monde où seule j'évoluais. Les autres, je les considérais appartenir à un autre monde, le monde extérieur qui n'était aucunement le mien. Pour m'évader, la lecture était devenue mon subterfuge, mon remède. Je lisais aussi bien des livres de Maupassant et de Voltaire que des romans de Stephen King ou de Jules Vernes. Lire m'apprenait les rouages de la vie et le type de fonctionnement de l'autre monde. Ainsi durant mon adolescence j'ai pu appréhender le savoir nécessaire pour potentiellement un jour, affronter l'inconnu. Chaque jour je me nourrissais de mots et de connaissances que je mémorisais constamment pour être incollable sur les personnages historiques, la politique, les guerres, l'économie ou bien le droit. J'étais assoiffée par le savoir et ainsi j'occultais cette prison dans laquelle je pensais me sentir bien et aimée.

Car effectivement, je me sentais en famille avec ma « mère » et mon père. Je déployais mon amour au quotidien, par des dessins ou des poèmes, mais en vain, je ne recevais qu'ignorance et dédain. Mon père, lui, était davantage démonstratif et me prenait régulièrement dans ses bras. Il reprenait la célèbre comptine du « menuisier qui dort » et m'entraînait sur ses épaules pour nous faire tourner si vite, que le décor

se dérobaient sous nos pas. Ces moments complices avec mon père me manquaient tellement. L'idée de ne peut être plus jamais le revoir et ni même m'excuser pour tout ce qui s'était passé me terrifiait mais je me devais d'agir ainsi. Cela fait déjà huit ans que je n'ai plus revu mon père. Je me sentais si vide en pensant à tous ces jours qui se sont écoulés depuis cette dernière fois où j'ai quitté ma seule famille. Je regrette tant de ne pas avoir eu le courage de revoir mon père durant toutes ces dernières années. Seul, lui aurait pu m'éviter tout ces échecs et les pires actes de mon existence commis par dépit et insignifiance. Je lui en voulais de ce que j'avais découvert, je le rendais coupable de ma déchéance et me cachait derrière cela pour ne pas m'avouer la réalité. Avec le temps l'absence de mon père était devenue insoutenable mais je m'étais imposée ce silence. J'appartenais à une vie qui l'aurait tant déçu, et qui sans doute aurait pu lui coûter la vie, si contact nous aurions repris.

Je passais mon temps dans une chambre, aux murs vides, sans aucune empreinte de mon passage, comme si je préméditais depuis le début mon départ anticipé quelques années plus tard. Etant petite, je me demandais souvent pourquoi je ne possédais aucun souvenir de mes premières années. Aucune image, aucune anecdote ne me venait en tête sur les années, précédant mes sept ans. Je m'étais dis que peut être le fait de vivre dans une chambre seule en permanence était la cause de mon amnésie, que mon cerveau avait

préférai occulter le tout et raccourcir l'échéance. Cependant, je me rappelais que d'une seule chose... Vers l'âge de six ans, une femme aux traits confus et mon père célébraient Noël dans une grande pièce éclairée d'un lustre et munie d'une cheminée, revenait souvent dans mes rêves. Ce souvenir était l'une de mes obsessions quotidiennes, j'y pensais sans cesse comme pour résoudre un puzzle, une sorte de labyrinthe d'images s'entrecroisant mais seul mon père je reconnaissais. Petite, j'essayais de comprendre pourquoi je n'arrivais pas à identifier « elle », pourquoi cette femme aux courbes différentes et aux longs cheveux noirs était totalement son opposée ?

« Elle », femme raffinée et indépendante, tenait une brasserie dans notre village. Elle était appréciée et entourée, chacun se pressait autour d'elle pour passer le plus de temps possible en sa compagnie. Son affaire fonctionnait très bien et permettait à mon père de travailler comme agent de sécurité seulement vingt heures par mois pour aider un ami. Le reste de son temps était passé dans notre salon à rassembler des petites pièces de manière minutieuse et consciencieuse afin de créer des avions miniatures. La majorité de mon temps se déroulait dans ma chambre car je ne devais pas déranger mon père soi disant selon « elle ». J'appliquais toujours sans rien dire. J'en souffrais intérieurement mais je n'avais jamais osé le dire à l'un des deux. « Elle » me faisait peur et mon père était sous son emprise.

Personne ne savait à quoi je ressemblais, ni même

ma présence dans cette demeure. Cette maison dans laquelle je me sentais si étrangère et si inconfortable. Les murs étaient parsemés de peintures mortes ou de portraits, de photos en noir et blanc et si intrigant que cela puisse paraître des vinyles étaient posés comme des trophées, au fond du salon, visibles seulement si on n'y prêtait attention. Jazz, blues ou soul ont bercés mon enfance. Chaque jour « Elle », écoutait ses disques, cigarette allumée et laissant vaguer ses pensées, chantonnant et me faisant presque oublier qui elle était. Ses traits fins et sévères se radoucissaient au son de la mélodie. Un sourire discret illuminait son visage et la noirceur de son regard s'éclaircissait, laissant même apparaître la couleur noisette de ses grands yeux. « Elle » ne s'était jamais aperçue que je l'observais lors de ses moments d'apartés sinon sanction immédiate aurais-je subit. J'aimais cette image que j'avais d'elle et d'ailleurs la seule et l'unique que je garderai toute ma vie, essayant d'oublier toutes ces années de colères, de solitude, de frustration et d'emprisonnement dans ce donjon. Mes journées devenaient de plus en plus longues au fil des années et bien souvent je voulais m'enfuir mais la pensée des larmes de mon père ruisselantes sur son visage, m'y en empêchait. Ma souffrance ne faisait que s'accroître tant les années défilèrent. L'espoir me perdait malgré moi, car à force de m'enrichir en connaissances, la perception de mon environnement me devenait insupportable et avide de réponse sur les multitudes mystères de mon enfance.

Je priais les étoiles pour les rejoindre et briller à leur côté. Je me disais qu'elles seules connaissaient mon existence, mon histoire et ce que j'endurais. Peut être que les astres pourraient répondre à mes interrogations et me sauveraient des obstacles du destin. Le ciel était si grand, si profond que je passais des heures lors de mes insomnies, à le contempler et imaginer toutes les personnes de l'autre monde regarder la même image que moi. Cela me rassurait, et comblait ce vide immense qui remplissait mon cœur. Je voulais tant crier, hurler et pleurer à la fois pour que l'au-delà m'entende et m'aide à sortir de cet univers monotone pour qu'enfin je puisse être celle que je voulais être...

Ces huit années, dont je ne veux garder aucun souvenir, m'ont permis de comprendre que son passé on l'a en soi, au plus profond de ses tripes et que même si, opter pour l'abstraction est notre devise, tôt ou tard l'esprit nous amène là où tout a commencé. Rien ne sert d'oublier, le tout est d'accepter.

Un soir, tard dans la nuit, je n'arrivais point à trouver le sommeil. Je regardais les heures passer et tournais inlassablement en rond dans mon lit pour essayer de m'endormir. D'un coup, des bruits raisonnèrent, je n'arrivais pas à détecter d'où ils provenaient précisément mais je devinais que cela résultait du salon. J'ouvris délicatement la porte de ma chambre et avançais à pas de velours en direction de la salle principale. La lumière était éteinte mais des chuchotements persistaient dans la chambre de mon

père. Je compris qu'ils se disputèrent à nouveau et je décidais donc de retourner dans ma chambre. Je me blottissais dans mon lit et essayais de m'assoupir. J'y arrivais encore moins que tout à l'heure. Je tournais, tournais encore et toujours jusqu'au moment où j'entendis le mot « ma fille ». Je fis un bond hors de mon lit et décida une bonne fois pour toute de défier les règles et de prendre le risque de les écouter, quitte cette fois-ci à me faire remarquer. Il était en mon devoir de découvrir la vérité et en entendant mon père parler de moi, je n'ai pu contrôler ma curiosité. J'entrouvris la porte et me faufila doucement juste à côté de leur chambre. Je n'entendis aucun bruit mis à part le souffle léger du vent. Déçue, je fis demi-tour et commençais à avancer lorsque soudain, le bruit d'un claquement se fit entendre. Prise d'un sursaut, je me précipitais derrière le fauteuil, et resta immobile de peur qu'ils me voient.

Mon père sortit de la chambre brusquement et se dirigea vers la commode de l'entrée. Le meuble était de couleur chêne et ne servait qu'à décorer vu que personne ne l'utilisait. Mais là ce soir tout était différent, mon père avait les traits agacés et j'y devinais une petite larme au coin de son œil. Que se passait-il ? Pourquoi était-il aussi énervé et quel était le lien avec moi ? Quel est ce secret ? Qu'est ce qui se cachait dans ce tiroir au point où celui-ci était verrouillé par une clé que seul mon père possédait ?

Il l'a sorti de sa poche, ouvrit le tiroir et en sortit un document. De loin je n'arrivais pas à déchiffrer

son contenu. J'essayais de me concentrer mais en vain. A ce moment, « Elle », sortit de la chambre et s'approcha de mon père. Il recula et la regarda droit dans les yeux en lui montrant le corpus de la lettre. Il mit en évidence plusieurs mots mais toujours impossible de deviner. Là, d'un coup « Elle » s'empara du papier et tenta de le déchirer. Mon père attrapa son bras de derrière et le fit remonter le plus haut possible. Etant bloquée, « Elle » n'a plus d'autres choix que de lui tendre cette lettre. Mon père lui arracha des mains et s'éloigna d'elle. Son regard était si sombre, si froid que j'en ressentais des frissons. Il fixait la lettre et regardait « Elle » intensément, replongeait de nouveau le regard sur le papier et commençait à reprendre sa respiration. Et là le pire arriva : des mots insoutenables sortirent de leurs lèvres et plus rien ne serait comme avant, et ça je l'avais bien compris...

- Tu te rends compte qu'à cause de toi Madrilène, je me suis éloignée de ma fille pour ne pas t'offenser ni même créer ne serait ce que la moindre histoire ! Et maintenant tu me demandes l'impensable comme si tout était simple... Mais je te rappelle qu'elle reste ma fille et que si cela continue je vais lui dire la vérité...

- Et alors, tu crois peut être que cela me fait peur ?

- C'est bien toi qui a voulu que tout s'orchestre de cette manière non ?

- Sans moi, vous ne seriez plus rien toi et ta pauvre fille... Je la hais à un tel point, qu'il m'est inimaginable de vivre une seconde de plus à ses côtés... Elle me

répugne, quand je la vois, j'ai l'impression de voir ta femme et ça il n'en est plus question !

– Alors quoi qu'est ce que tu préconises à la fin ? Tu veux peut être que je la mette dehors pour que tu puisses enfin te sentir mieux...

– C'était le pacte Emilio, rappelle toi...

– Mais bordel, tu crois peut être que je serais capable d'effectuer un tel acte ?

– Si tu n'en n'es point capable, c'est moi qui m'en chargerai ! Emilio, je t'ai donné ma vie, ma patience pendant tant d'années en prenant le rôle d'une mère que je n'étais pas ! Tout pour que ta fille ne se doute de rien et vive paisiblement... Maintenant c'est fini ! Je ne veux plus la voir ici, chez moi en train de jouer la petite Cosette qu'elle est ! Elle m'indiffère au point ou parfois j'en oublie même son existence. Elle n'est rien pour moi, juste une entrave à notre bonheur Emilio... Sans elle, nous retrouverons tout ce que l'on a perdu alors prend les dispositions nécessaires s'il te plait et renvoie là loin, aussi loin que possible...

« Elle » n'était pas ma vraie mère et avais usurpé l'identité de ma mère biologique pour que je ne puisse jamais être en mesure de découvrir la vérité. Mes repères, mon identité et tout ce que j'avais construit s'effondraient en vingt secondes. Comment mon père a pu me faire cela et oublier que j'étais sa fille. Comment a-t-il pu agir ainsi et se comporter aussi égoïstement ? Je ne comprenais rien à cette révélation et plusieurs hypothèses me survenaient pour trouver

impérativement des réponses. Je m'efforçais de rester cachée, que personne ne soupçonne ma présence dans cette pièce, malgré la peur qui m'envahissait. Des larmes coulèrent de mes yeux et aucunement je ne réussissais à les retenir. Toute ma vie n'était qu'un leurre, grandir à travers ce tissu de mensonge ne faisait qu'augmenter ma peine. La solitude de toutes ces années me revenait en tête comme un boomerang, je ne savais taire ce sentiment...

– Madri, arrête s'il te plaît...

– Non, lui coupa-t-elle la parole nerveusement, je ne veux plus d'elle chez moi ! Alors maintenant tu choisis entre elle et moi ! Réfléchi bien Emilio...

A ses mots, mon cœur se soulevait et mes larmes s'accrochaient pour ne plus s'arrêter. Mon corps se raidissait et s'immobilisait. Je n'attendais qu'une chose la réponse de mon père et celle-ci fut au-delà de ce que j'aurais pu imaginer...

– Madri, cet acte est le pire de tous et je ne pourrais jamais me le pardonner !

– Ah bon et quand tu couchais avec moi pendant que ta femme s'occupait de ta fille, ça n'avait pas l'air de te déranger que ta Cosette ne te voit quasiment plus...

– Arrête Madri de dire ces saloperies s'il te plaît, tu ne crois pas que mes remords me bouffent au quotidien... Tu ne penses pas que je vais payer tout ça en enfer !

– Tu te moque de moi Emilio ? Ma patience et mon amour pour toi qui ont été bafouées durant cette

année, tu t'en soucies peut être ? Le fait de supporter les mélodrames sur ton ex femme parce que tu te sentais coupable de l'accident, est ce que ça aussi je devais l'endurer au quotidien ? Patienter en silence que tu te décides enfin à divorcer d'avec elle, n'était pas le pire des châtiments ? Ne jamais dénoncé nos ébats à ta femme par peur de perdre la garde de ta fille, est ce que je devais le faire aussi ? Te laisser en paix sans jamais ne rien dire, tu t'en souviens aussi Emilio ? Et maintenant, il faudrait que je continue à jouer le rôle de la mère aimante alors que je n'en ai rien à secouer de ta fille ! Impossible, Emilio ! C'est la dernière fois que nous en parlons, c'est elle ou moi !

– Madri...

– Non Emilio, une réponse : elle ou moi ?

– Toi... Madri ! Lui répondait-il à demi-mot...

Elle le prit dans ses bras et le serra fort contre elle, prenant sa main pour y déposer un doux baiser et finit par lui accorder ses lèvres pour sceller leur pacte enflammé. Je me sentais épris de colère, de rage, d'une envie de lui sauter au coup. J'étais une enfant de nulle part, ne se souvenant même pas de sa propre mère, se laissant naïvement endoctriner toutes ces années par une femme qui me détestait et ne souhaitait que ma mort. Ils ont réussi à me faire oublier ma propre mère, mais comment ont-ils fait ? Pourquoi suis-je aussi perdue et surtout aussi cupide ? Huit ans de ma vie ont disparu et seule une vision floue de ma mère provenant d'un rêve je possédais.

Je tremblais, mon cœur battait si fort, que j'en entendais ses battements. Le rythme était irrégulier et accompagné d'une mélodie de tristesse. Des perles de pluies salées coulaient en abondance sur mon visage. Je me sentais désabusée et anéantie. Je n'étais personne et je ne serais plus personne. A ce moment précis, je savais qu'une nouvelle tournure de vie j'allais entreprendre. Que ma blessure était certes immense et insoignable mais qu'enfin nouvelle je serais. Je voulais quitter la pièce et commencer mon nouveau périple avant que l'on me chasse du donjon secret, mais mon père continuait le dialogue avec Néant. Maintenant que mon passé était clarifié et que présentation de « Elle » était effectuée, il était temps que celle-ci redevienne Néant, d'ailleurs je trouve que cela lui correspondait davantage et était assez représentatif du personnage de films glauque et hypnotique qu'elle incarnait au sein de sa triste vie.

– Chéri, je t'aime tellement si tu savais ! Je me sens de nouveau t'appartenir enfin !

– Madri, je ne te serais jamais assez reconnaissant du geste financier que tu as fait pour l'intervention chirurgicale de Lylia, sans toi elle serait sans doute... enfin bref... merci ! Et promis demain, j'enverrai ma fille, dans un lieu, loin d'ici pour que tu te sentes de nouveau toi...

Mon père réussissait en une pierre deux coup, à rassurer Néant et à se débarrasser de moi l'air de rien.

D'un coup ils se rendirent compte qu'ils n'étaient